

L'improvisation

Depuis ce jour béni où j'ai compris – où l'on m'a fait comprendre, plutôt ! – que je n'avais pas de plaisir à réciter un texte préparé, je ne parle plus que par improvisation.

J'ai désormais la conviction que le papier, loin d'être une aide pour l'orateur, est une prison.

Il l'est d'abord parce qu'il crée, presque physiquement, un obstacle entre l'orateur et l'auditoire. Avoir un papier, c'est inévitablement être tenté de le regarder, c'est donc prendre le risque de perdre son public.

Il l'est aussi parce qu'il vous prive de toute possibilité de vous adapter au message que vous renvoie votre auditoire. Si vous avez un texte, vous allez évidemment le déclamer tel qu'il est écrit. Or la réaction de la salle pourrait vous conduire à modifier ce que vous voulez dire. Dois-je insister sur un point qui suscite des regards interrogatifs, dois-je expliquer un argument qui laisse de toute évidence le public dubitatif, sont-ils encore avec moi ou dois-je récupérer leur attention par une rupture de rythme, dois-je accélérer pour tenir compte de leur fatigue, ou leur capacité d'attention me permet-elle de prendre mon temps ? À toutes ces questions, le lecteur n'a aucune réponse. C'est en cela que l'écrit est un carcan, et que seule l'improvisation libère.

Lire des notes, c'est aussi, d'une certaine façon, signifier au public que l'on fait peu de cas de lui : « J'ai prévu de dire cela, et je dirai cela, quelle que soit votre réaction. » Autant distribuer le script. Improviser, c'est au contraire admettre que le public est pour partie dans l'évolution du discours, que l'on s'autorise à le construire et à le faire évoluer au gré des signes de toute nature – rires, moues, mimiques, voire bâillements ! – que le public renvoie. L'improvisation est un hommage à l'auditoire.